



a vie  
en  
double-  
hélice





**D**ire ce que nous sommes n'a jamais été une tâche aisée, mais les prétendues sciences de la vie ont à présent réussi à spécialiser leur langage et méthodes au point où il faut être diplômé pour pouvoir le faire de manière officiellement reconnue. Les différents aspects de nos corps, de nos esprits et des ponts qu'on bâtit entre eux, sont de plus en plus concentrés dans les mains des laborantins — les seuls diplômés à les maîtriser, ou le prétendre. Avec la naissance de la génétique moléculaire, ainsi que des neurosciences quelques décennies plus tard, cette dépossession n'a pu que s'accélérer. D'abord en se faisant de plus en plus monstrueuse dans les détails, ensuite en pénétrant des recoins de nous-mêmes qui auparavant paraissaient inatteignables. Aujourd'hui, chacun est censé savoir que l'amour, l'intelligence, l'attention, l'agressivité et maints autres tréfonds de l'homme ne sont que des entités qui correspondent à telle ou telle partie du cerveau, tel ou tel flux de molécules, tel ou tel gène. Et les scientifiques eux-mêmes savent que les « correspondances » en question ne correspondent en fait qu'au besoin d'organiser la bouillabaisse des vocables informaticiens, biologistes et comportementalistes qui composent le lexique des sciences de la vie.

La vulgarisation qui vise à rendre la science digeste

pour la consommation générale peut être amusante, et le naïf ridicule de son propos presque attendrissant. Car la pulsion, si assidûment étudiée et exploitée par les journalistes, de *simplifier* ce qui est fondamentalement complexe, est partagée par la quasi-totalité des gens. Parmi le peu de choses que les prolos d'aujourd'hui partagent encore, on trouve le sentiment que la terre n'est plus sous les pieds. Même les plus grandes illusions ne tiennent pas plus d'une saison. La moindre idée qu'on arrive à se forger ne tient plus la route dès qu'elle est douchée par le froid du quotidien. Pendant que l'incertitude gagne du terrain, le réconfort des certitudes faciles devient une denrée de valeur. Les plus accessibles sont les réponses de ceux qui s'occupent de poser les questions. On pose des questions qu'on apprend à poser et on obtient des réponses qu'on mérite. La communication scientifique pourvoie bien à cette fin et on se sent presque consolé de savoir que si l'on est maladroit, c'est parce qu'il manque un peu de dopamine pour huiler les synapses là où la cervelle s'occupe des fonctions sensorimotrices. Cela fait toujours du bien de savoir que quelqu'un s'en occupe...

Mais (et ceci n'est pas la première fois qu'on est amené à le constater) le ridicule cache souvent le sérieux. Car ce n'est pas l'élégance du mensonge qui intéresse l'État et les investisseurs dans l'ésotérisme scientifique. Les chiffres ne sont pas ceux d'une petite association voulant contribuer au grand débat millénaire sur la nature de l'homme. Le *Human Brain Project*, projet réunissant plus de 80 institutions de recherche européennes qui a pour objectif de créer une simulation du cerveau humain, était doté de 1.2 milliard euros en 2013. Le centre d'imagerie *NeuroSpin*, ouvert en 2017 sur l'apocalyptique plateau de Saclay, est estimé à 51 millions d'euros. Aussi bien que *France-BioImaging* (coordonné par le CNRS, financé à hauteur de 26 millions euros), *France-Génomique* (coordonné par le CEA, financé à hauteur de 60 millions euros), *France Life Imaging* (coordonné par le CEA,

financé à hauteur de 37.5 millions d'euros) pour ne mentionner que quelques uns des projets en cours. Sans compter les centaines de projets ici et là oscillant entre quelques millions et quelques dizaines de millions d'euros, tous voués à « identifier les circuits cérébraux qui sous-tendent les fonctions cognitives », « diagnostiquer les maladies de façon précoce », « comprendre les troubles du développement » (*NeuroSpin*), et, pourquoi pas, créer un superordinateur au passage (*Human Brain Project*).

Lorsque s'y mêlent l'État et le capital, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous dire qu'il y a quelque chose qui cloche là-dedans. En regardant de plus près, on constate que l'intérêt institutionnel et financier est particulièrement attiré par les neurosciences et la génétique à usage médical. L'intégration des dernières avancées des sciences de la vie à la raison d'État, qui est également la raison du capital, contribue à ce qui leur est fondamental : la maîtrise des corps et des esprits. Plus concrètement, il y a convergence de l'Etat, du capital et de la science autour de la gestion des populations : augmentation de la productivité, baisse des coûts de santé publique et détachement du désastre sanitaire actuel de l'ordre social en place.

Nous tenons donc l'intégration des neurosciences à la raison d'État pour un approfondissement des rapports de domination. Les puissants et les possédants ne sont pas en train de créer un « homme nouveau », comme le prétendent quelques eschatologues répugnés par certaines technologies. Les dominants se contentent d'éterniser le même homme toujours plus plié, toujours plus docile et toujours plus bête. Bien que la « maîtrise du vivant » à travers la manipulation génique présente un danger exceptionnel et irréversible, cette dernière ne constitue qu'une maigre partie des portes ouvertes par les techno-sciences de la vie durant les dernières décennies. Des possibilités qui ne font aucune

rupture dans la pérenne logique de domination et d'exploitation, mais paralysent avec toujours davantage de précision la critique à son égard, éloignant ainsi la possibilité de lui cracher à la figure.

Ceci dit, nous ne pouvons pas nous contenter de *répondre* aux titres sensationnels proclamant telle ou telle nouvelle conquête par la science ; nous ne pouvons pas nous restreindre à inverser les galimatias scientistes prises au pied de la lettre, croyant ainsi avoir créé une opposition réelle à leurs délires. Les ailes de cire des métaphores simplistes fondent vite au soleil de la réalité : la « maîtrise du vivant » ne maîtrise pas grand-chose à l'échelle infra-cellulaire à laquelle on fait communément référence lorsqu'on dit « *le vivant* » ; elle se contente de la gestion des êtres, calibrée aux besoins de la production. En ce sens, les sciences de la vie ne sont que des sciences sociales qui ne disent pas leur nom. Leur objet, par conséquent, n'est pas la nature, mais la société. Elles ont pour effet non pas la conquête du vivant en tant que tel, mais l'approfondissement des rapports de domination qui existent depuis longtemps. Voilà pourquoi la science, ainsi que tous ses dégâts collatéraux, ne sont pas des couches de plus, mais font partie intégrante du monde de domination et d'exploitation qui nous empiège. Nous nous invitons donc à tenter une critique concrète des sciences de la vie, en l'occurrence de la génétique et des neurosciences<sup>1</sup>, fondée non pas sur la menace pesante d'une catastrophe, mais sur le dégoût de toute humiliation, surtout lorsqu'elle est institutionnalisée.

---

1 Dans ce qui suit, les neurosciences seront critiquées aux côtés de la génétique, et ceci pour deux raisons : premièrement, les neurosciences sont conceptuellement dépendantes de la génétique, usant des mêmes métaphores puisées dans l'informatique ; deuxièmement, les deux sont intégrées à la raison d'État en s'appuyant sur les mêmes arguments, auprès des mêmes institutions et, souvent, à l'initiative des mêmes gens. De ce point de vue, les neurosciences et la génétique constituent la même branche de la technoscience.

## Glossaire des termes pour désobscurcir

**Techno-science** : au moins depuis la Deuxième Guerre mondiale, la science se confond définitivement avec la technologie, modifiant ses moyens et perspectives, leurs visées et leur développement. Pour cette raison, la science d'aujourd'hui est inséparable de la technologie.

**Eugénisme** : du grec *eu* (« bien ») et *gennaô* (« engendrer »), littéralement « bien naître ». Le terme a été conçu par Francis Galton, un cousin de Charles Darwin, en 1883. Galton lui-même considéra l'eugénisme comme « la science des bonnes naissances », calquée sur le modèle de l'élevage sélectif du bétail. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, des nombreux pays avaient passé des lois permettant l'élimination de ceux qui étaient perçus comme « inaptes » y compris par les voies de stérilisation, de sélection à la naissance.

**Gène** : dans la littérature biologiste, un gène est présenté comme une unité de base de l'hérédité. Du point de vue physiologique, les gènes sont souvent décrits comme des séquences d'ADN (acide désoxyribonucléique) jouant un rôle déterminant dans la synthèse des protéines. Pourtant, on sait que la plupart de telles séquences ne contribuent pas à la production des protéines. Pour cette raison, les gènes demeurent physiologiquement non-définis.

**Rapports de domination** : le pouvoir du capital de mettre le travail salarié au centre des rapports sociaux, le pouvoir coercitif de l'État, mais aussi les formes de domination informelles, comme la famille, la religion, la tradition et le milieu social.

## Pour ne pas rester vivants en vain

*De la médecine prédictive qui est une porte ouverte enfoncée par la génétique, où l'on découvre les jacasseries de ses amateurs, en quoi ils sont d'accord avec l'État, et que la médecine peut faire autre chose que soigner les gens*

*L'une des maladies les plus répandues est la maladie du diagnostic.*

Karl Kraus

*De toutes les passions, celle qui incline le moins les hommes à enfreindre les lois est la crainte. Mieux ! Mis à part quelques généreuses natures, c'est la seule chose (quand il y a apparence de profit ou de plaisir à les enfreindre) qui fait qu'ils les observent.*

Thomas Hobbes, *Léviathan*



*Ci-dessus : le vivant, mi-maîtrisé*

Pour les pauvres mortels que nous sommes cela peut paraître étrange que dans le cas des neurosciences, ainsi que de la génétique avec laquelle elles se confondent, les monstrueuses installations à usage *médical*, donc vouées à *soigner* des vivants, ne soignent en réalité pas grand-chose. La thérapie neuroscientifique, tout comme sa grande sœur la thérapie génique, est essentiellement un fantôme que les scientifiques annoncent avec chaque nouvelle découverte. Exceptés les cas extrêmement ridicules, tel le spray d'ocytocine destiné à régler vos problèmes sentimentaux, et extrêmement dangereux, tel le bébé dit à trois parents, la thérapie neuroscientifique, comme la thérapie génique, reste fermement inexistante dans la pratique. De manière générale, ni les neurosciences, ni la génétique n'ont les moyens conceptuels ou techniques d'intervenir sur « l'agent pathogène » d'une maladie. À chaque découverte technologique, telle les « ciseaux à ADN » CRISPR-Cas9 ces dernières années, les savants se réjouissent de pouvoir enfin intervenir « avec précision », oubliant tous les affinements précédents, où, manifestement, on bidouillait avec le génome sans trop savoir ce qui pouvait en sortir. Il n'en reste pas moins que les neurosciences et la génétique à usage médical resteront très longtemps confinées au diagnostic – ceci à cause de la confusion totale de leurs concepts fondamentaux<sup>2</sup>, ainsi qu'au rôle *prédictif* qu'elles se sont établies au sein de la techno-science médicale.

---

2 Les savants savent très bien que la « responsabilité » des gènes et des zones de cerveau pour telle ou telle fonction n'est en réalité qu'un écran de fumée cachant des phénomènes de grande complexité. Ils savent, par exemple, qu'une partie du cerveau, aussi bien qu'un gène, peuvent être « responsables » de plusieurs fonctions, ou d'aucune. L'interdépendance des facteurs aussi bien que la nature probabiliste des analyses ne permettent pas – et ne permettront jamais – de savoir sur quoi exactement on intervient lorsqu'on découpe une séquence des nucléotides, même lorsqu'il s'agit d'un outil « de précision », tel le CRISPR-Cas9.

Quel usage peut donc faire la médecine de cet énorme outil techno-scientifique dont la seule puissance pratique réelle relève du diagnostic ? Si l'on aperçoit la médecine comme un système de connaissances et de pratiques dont l'objectif est de soigner les humains de façon quelque peu cohérente, alors les récentes techno-sciences de la vie n'apportent strictement rien à un tel système. Si, par contre, la médecine était un assemblage théorique et institutionnel dont le but principal est celui de gérer les populations dans les conditions et selon les visées socio-économiques en place, alors le diagnostic aurait un rôle social précis à jouer.

Pour écarter certaines confusions, mentionnons que la médecine a toujours eu un rôle social. Ce dernier n'est pas une spécificité de la médecine occidentale technologiquement équipée. De la médecine traditionnelle chinoise aux laboratoires d'aujourd'hui en passant par Hippocrate, le vocabulaire médical se confond depuis toujours avec le vocabulaire politique : on parle des canaux du *Qi* comme on parle des canaux d'irrigation impériaux et on évalue le risque d'une maladie comme on évalue le risque d'un attentat contre la République. Autrement dit, le caractère social des techno-sciences médicales n'a pas grand-chose de nouveau. Par contre, nous ne pouvons pas nous contenter d'une critique *abstraite* dudit caractère, qui mènerait à la défense un « naturel » quelconque de la médecine des sociétés précédentes ou utopiques. Si le caractère social de la médecine d'aujourd'hui est critiquable, c'est parce qu'il découle directement de la domination étatique et économique. Ceci n'est pas spécifique aux derniers développements des techno-sciences médicales, et ces dernières ne font qu'intensifier ce que les sciences médicales sont depuis longtemps.

En l'occurrence, les neurosciences et la génétique médicale relèvent de ce qu'on appelle la médecine prédictive, ou médecine personnalisée. Selon la définition donnée par Jacques Ruffié, généticien précurseur des prélèvements d'ADN (ô hasard!), la médecine prédictive

*consiste à prédire, dès la naissance, ou même avant, les situations de risques que peut connaître un sujet au cours de son existence (c'est-à-dire pendant tout le déroulement de son programme génétique) selon deux séries de facteurs :*

*La constitution de son patrimoine héréditaire, qui peut être plus ou moins apte à répondre à certaines conditions de l'environnement.*

*Les types d'exigences ou d'agressions qu'il subira de la part de cet environnement et la possibilité qu'il aura d'y faire face selon ses aptitudes innées. [...]*

*La médecine prédictive contient toujours une part d'aléatoire car elle est conditionnée par deux séries de facteurs : génétiques et environnementaux, qui peuvent se rencontrer ou non. Elle évalue un risque, indique les conditions dans lesquelles la maladie peut apparaître. Elle permet d'éviter des situations pathogènes. Elle ne constate pas un mal mais définit une possibilité ou une probabilité d'apparition.<sup>3</sup>*

Depuis 1993, la définition a subi quelques métamorphoses, induites par le surgissement des neurosciences entre autres facteurs. Afin de ne pas se restreindre aux prédispositions héréditaires, la nouvelle médecine prédictive inclut également les diagnostics identifiables à partir de la naissance. Ainsi, la médecine génique rejoint un ensemble plus large de techniques de diagnostic prénatal, postnatal et effectué au cours de toute la vie d'un individu.

---

3 J. Ruffié, *Naissance de la médecine prédictive*, Odile Jacob, Paris, 1993, p. 60.

Il est important de pointer la démarche purement populationnelle de la médecine prédictive : la probabilité d'être atteint par telle ou telle maladie correspond au rapport proportionnel entre le taux de cette maladie au sein d'une population donnée, et les profils génétiques des cobayes. C'est comme si l'on mesurait le chevauchement entre ceux qui ont les yeux bleus et ceux n'aiment pas la bière, sans qu'on sache s'il y a un lien entre les deux. Dans la mesure où la prévoyance généticienne est purement probabiliste, il ne serait pas faux de dire, selon les préceptes de la médecine prédictive, qu'un nombre de soldats sont prédisposés à mourir dans un environnement belliqueux. En ce sens, la démarche de la médecine prédictive est plus proche de la sociologie que des sciences à prétention fondamentale.

L'information apportée par les tests de dépistage ainsi que l'imagerie du cerveau n'a que peu de valeur en termes de santé, tout en étant d'énorme valeur économique pour l'État et le capital. Elle permet d'éviter deux formes de « gaspillage » : celui des soins appliqués en masse ; et celui de la discordance entre les profils médicaux des personnes et leur rôle productif dans la société. C'est pour cette raison que dans les documents officiels concernant les technosciences de la vie en lien avec la santé publique, on ne trouve guère de mention du bien-être physique et mental des individus. « *En effet, lit-on dans un rapport consacré aux neurosciences auprès du sénat, l'impact social et économique des maladies neuropsychiatriques est considérable, car elles atteignent l'intégrité physique, et souvent l'intégrité mentale des patients, affectant aussi le mode de vie de leurs proches, ce qui questionne la société toute entière.* »<sup>4</sup> Plus tard dans le même rapport, l'inquiétude des auteurs se précise : « *selon les statistiques de l'Organisation mondiale de la santé, les maladies du*

---

4 MM. Alain Claeys et Jean-Sébastien Vialatte, *L'impact et les enjeux des nouvelles technologies d'exploration et de thérapie du cerveau (rapport)*, le 13 mars 2012.

*cerveau seraient à l'origine de 35% des dépenses liées à la maladie en général. Mais certains coûts ne sont pas évaluable, tels ceux liés à l'impact indirect sur la famille du patient, ou encore la baisse de productivité d'affections n'entraînant pas de handicap permanent*». Ce qui est proposé par les promoteurs des neurosciences médicales (et fermement accepté par l'État), c'est la mobilisation d'un monstrueux appareil technoscientifique de capacité thérapeutique proche de zéro, afin d'optimiser les coûts de soin et la productivité de la population.

Dans un autre rapport sur la médecine personnalisée, les deux mêmes auteurs soulignent que l'apport des examens à valeur exclusivement diagnostique et prédictive est considérable, car ils permettent « *de proposer des traitements préventifs et une hygiène de vie limitant le risque. Ainsi dès qu'un test est inscrit à la nomenclature, cela se traduit par une augmentation au décuple du nombre de prescriptions.* »<sup>5</sup> Autrement dit, le médecin devient l'autorité *consultative* sur l'« hygiène de vie », tout en détenant la menace de la maladie, voire de la mort, si le patient refuse de suivre ses consignes. Il est inutile de rappeler que celui qui détient l'autorité institutionnelle, s'en sert — que ce soit à titre personnel ou en tant que larbin des valeurs dominantes. Et que la prétendue autonomie de choix qui sépare « consultatif » de « coercitif » s'écroule en clin d'œil sous l'emprise de la peur. Quant aux rares patients qui osent exercer leur autonomie vis-à-vis d'un médecin, ils apprennent vite qui sait mieux.

Il va de soi que la personnalisation des profils médicaux de précision correspond à la redistribution de la prise en charge des soins entre le secteur public et le secteur privé — bien plus qu'au fait de soigner les gens. Ceux qui

---

5 MM. Alain Claeys et Jean-Sébastien Vialatte, *Les progrès de la génétique, vers une médecine de précision ? Les enjeux scientifiques, technologiques, sociaux et éthiques de la médecine personnalisée (Rapport)*, le 22 janvier 2014.

auront les profils médicaux « défavorables » pourront choisir entre payer plus et crever. On peut également supposer que ceux qui suivront méticuleusement les consignes, seront sages et joueront bien leur rôle, auront quelques bénéfices. C'est dans la nature de toute société démocratique de récompenser la soumission. Pour ceux à qui celle-ci ne fait pas rêver, en revanche, il n'y a rien d'aussi inspirant que la menace de misère. Rien d'aussi paralysant non plus et d'autant plus que personne ne voudra croire qu'un patient « autonome » meurt d'un système social et non pas par sa propre faute.

## « Eugénisme libéral, libre et volontaire »

*De la science des bonnes naissances appliquée à tout le monde, où l'on apprend ce que celle-ci pense de la nature humaine, que l'information n'est pas porteuse de liberté et comment le choix d'éliminer les « inaptes » approfondit le monde où pour beaucoup il ne fait pas bon être né*

*Les bien-portants sont des malades qui s'ignorent.*

Jules Romain, *Knock*

*En 1997, le film « Bienvenue à Gattaca » décrivait une société où les choix de vie sont orientés, voire conditionnés par les facteurs de risques génétiques déterminés à la naissance. Quinze ans plus tard, même si la réalité n'a pas rejoint la fiction, les progrès considérables accomplis en matière de connaissance du génome ont rendu plus crédibles les projets d'une médecine dite prédictive.*

Alain Claeys et Jean-Sébastien Vialatte



*Ci-dessus : forces de la nature en œuvre,  
lourdes des prédispositions*

La médecine prédictive implique la généralisation de tests aux « patients asymptomatiques », ou les bien-portants qui ne savent pas encore qu'ils sont malades. « *Des tests de prédisposition peuvent être prescrits à une personne totalement asymptomatique pour déterminer un facteur de risque de développer une maladie avec une forte probabilité.* » (*Idem*). Cela entraînera non seulement les conseils spécialistes sur son « hygiène de vie », mais aussi, au cas où « *une analyse génétique révélera[it] un risque de transmission à la descendance* », elle conduirait « *à un conseil génétique, si un projet parental existe* ».

Les « conseils génétiques » pour les personnes ayant un projet parental ont un grand précédant historique : les lois eugénistes décrétées et appliquées un peu partout dans le monde occidental dès le début du 20<sup>e</sup> siècle. Les premières lois permettant la stérilisation des « inaptes », mais aussi d'autres vivants jugés porteurs des pathologies héréditaires réelles et imaginées telles la schizophrénie, l'alcoolisme, l'homosexualité et le nomadisme pour ne mentionner que quelques unes des « bien établies » de l'époque furent passées aux États-Unis en 1907. Ceci avant de se répandre dans la plupart des pays européens, dont l'Allemagne nazie fait encore figure phare, cachant souvent la forêt en matière d'élimination médicale des « inaptes ». C'est un fait flagrant que la quasi-totalité du monde scientifique de l'époque ait été en accord parfait avec les mesures eugénistes voire à leur initiative. A quelques exceptions près, tout le monde y compris la grande majorité des libertaires était d'accord sur les bénéfices de l'« amélioration de l'humanité » par le biais de l'eugénisme.

Les eugénistes d'aujourd'hui, tel Luc Ferry, ancien ministre de l'abrutissement scolaire, invité du congrès de 2016 de la *Société française de médecine prédictive et personnalisée*, prônent l'« eugénisme libéral » qui n'aurait rien

à voir avec le nazisme. La différence consisterait en ce que l'eugénisme de jadis était imposé par l'État, alors qu'aujourd'hui il s'agirait du choix « libre et volontaire » de la part des parents.

On peut accorder à Ferry que l'eugénisme « libre et volontaire » n'équivaut effectivement pas à l'eugénisme d'État tel qu'il avait été établi en Allemagne nazie et maints autres États. Pourtant, nous n'entendons ni la liberté, ni même la volonté, de la même manière. Car dans la conception libérale des choses, la liberté est une liberté de *choisir*. Quelques questions trop philosophiques escamotées (qu'en est-il du choix de ne pas choisir entre ce qu'on trouve au rayon?), le droit *de choisir* est un des fondements de la liberté *libérale*. Nombreux sont les phénomènes qui sont justifiés en faisant référence à ce dogme du choix, y compris lorsque le dégoût à leur égard donne mal au ventre. Tel est le cas, par exemple, des cliniques de fécondation un peu partout dans le monde qui proposent des forfaits génétiques selon le profil désiré y compris le sexe, la « race », l'« aptitude » physique, cognitive, voire affective pourvu qu'on puisse payer le prix. Cette porte de la bouse humaine ouverte par la génétique a déjà créé un marché trillonnaire, alimenté par les fantasmes racistes, sexistes et, librement et volontairement, eugénistes.

Les scientifiques-entrepreneurs y répondent en haussant les épaules. « Telle est la demande, voilà tout », disent-ils. Mais force est de constater que les fantasmes des clients de ces cliniques se confondent souvent avec les délires des laborantins. Ces derniers renchérissent d'ailleurs tous sur les mœurs « naturelles » de chacun. À commencer par R. Edwards, créateur du premier « bébé éprouvette » et Nobel de médecine 2010 : « *Nous avons le droit d'éviter les naissances d'embryons porteurs de graves anomalies, telles qu'elles sont définies par les généticiens. Et je suis favorable à l'usage de ce*

*qui pourrait conférer de meilleures aptitudes aux embryons fécondés et cultivés in vitro.* » D. Cohen, un des fondateurs du Téléthon, trouve qu'il « *est évident que l'homme, dans un avenir plus ou moins proche, aura le pouvoir de modifier son patrimoine génétique... Je suis persuadé que l'homme futur, celui qui maîtrisera parfaitement les lois de la génétique, pourra être l'artisan de sa propre évolution biologique et non celui de sa dégénérescence.* » F. Crick, un Nobel ayant découvert la structure « double-hélice » de l'ADN : « *Aucun nouveau-né ne devrait être reconnu comme humain sans avoir passé des tests sur sa dotation génétique. S'il ne réussit pas à les passer, il perd son droit à la vie.* » Et son brillant collègue J. D. Watson, l'ex-directeur du *Human Genome Project*, qui démissionna en 1992 après que fût révélée son implication dans plusieurs entreprises de biotechnologie : « *toutes nos politiques d'aide sont fondées sur le fait que [l'intelligence des Africains] est la même que la nôtre, alors que tous les tests disent que ce n'est pas vraiment le cas* » ; crème sur le gâteau après avoir été accusé d'avoir suggéré aux femmes d'avorter des fœtus portant le « gène de l'homosexualité », Watson rétorqua : « *On m'a interrogé à propos de l'homosexualité ; j'ai relaté l'histoire d'une femme dont la vie était ruinée par le fait que son fils était homosexuel (...). J'ai dit, tout simplement, qu'une femme se trouvant dans une telle situation devrait avoir le choix d'avorter.* »

En France, où la conception ultra-libérale ne serait pas en phase avec l'idéologie et la gestion républicaines, on limite le choix en mettant la muselière de la bioéthique. Dans les pays « civilisés », celle-ci se veut protectrice du mauvais usage des nouvelles technologies. En dernière analyse, comme a si joliment dit une des découvreuses de CRISPR-Cas9, Emmanuelle Charpentier, à propos des applications eugénistes de son outil en Chine : « *Cette technologie a vraiment été conçue pour traiter les maladies. Pas pour des*

*applications indésirables* ». <sup>6</sup> Lorsqu'un étudiant créa grâce à CRISPR-Cas9 un virus mutagène menaçant les poumons des rats, il s'en fallu pourtant de peu que le virus ne puisse également fonctionner chez l'homme. Jennifer Doudna, la deuxième maman de CRISPR-Cas9, regretta alors simplement de ne pas avoir eu le temps, « *au niveau de la communauté [scientifique], de discuter d'éthique et sécurité, et de déterminer s'il y a un avantage clinique réel de cette méthode* ». Il faut être scientifique pour avoir droit à une telle bêtise sans bornes.

Si les professionnels en bioéthique tels les scientifiques qui battent leur coulpe un peu tard tentent de limiter le débordement de la crotte scientifique, c'est pour accorder un passe-droit à autre chose. Luc Ferry et ses compagnons de la médecine prédictive ne nous parlent pas quand ils arrivent à se contenir <sup>7</sup> du choix de la « race », ou du sexe de l'enfant ; ils nous parlent des trisomies, de la fibrose kystique, de la pathologie Tay-Sachs, etc. et du choix, très dur, de garder (ou pas) l'enfant qui en serait atteint. Ceci au nom d'une liberté de choix bien plus profonde, bien plus difficile, que dans les cas des profils orduriers désirés par les parents.

Toute médecine qui ne soigne rien s'appuie sur un dogme débordant largement le milieu médical. Il s'agit de l'hypothèse que l'information est en soi porteuse d'une certaine liberté du moins dans sa conception extrêmement

---

6 Pensée émue pour Pierre Desproges : « *"Vous pensez bien, ma chère, que si j'avais pu me douter qu'on utiliserait mes travaux sur l'atome à des fins militaires, j'aurais fait de la broderie plutôt que de la recherche", gémissait Robert Oppenheimer. Et qu'est-ce qu'il croyait, le bougre ? Que l'énergie nucléaire, c'était seulement destiné à éclairer les salles de bains ?* »

7 On ne peut s'empêcher de tisser le lien entre Luc Ferry l'eugéniste libéral et le même Ferry qui dit : « *Si on supprimait les 15% de quartiers populaires, nous serions classés numéro 1 dans Pisa (classement international sur l'éducation).* » (*Le Canard enchaîné* du 22 novembre 2017).

appauvrie se fondant sur la liberté de choisir. Mais, comme il a été souligné par R. C. Lewontin, quand « *on dit à une femme que le fœtus qu'elle porte a 50 chances sur 100 de contracter une fibrose kystique ou encore qu'elle donnera naissance à une fille bien que son mari veuille désespérément un garçon, elle n'acquière pas quelque pouvoir supplémentaire grâce à ce savoir. Elle est seulement contrainte par lui, contrainte de décider et d'agir dans les limites de ses rapports à l'État et sa famille. Son mari acceptera-t-il ou demandera-t-il l'avortement, l'État prendra-t-il en charge, le médecin l'exécutera-t-il ?* »

Autrement dit, lorsqu'on apprend quelque chose sur nos corps ou les corps des autres, cela n'aboutit pas de façon automatique à une liberté quelconque. Cela nous jette contre les multiples murs, réels ou virtuels, opérant dans le milieu social où on vit – en plus d'évacuer la nécessité de détruire certains de ces murs. Si l'on décide d'avorter un enfant jugé « défectueux » par crainte, très sensible, qu'il souffrirait de vivre dans le monde tel qu'il est, ce n'est pas par liberté de choix. Une telle décision serait surtout conditionnée par la contrainte, réelle ou imaginée, psychologique ou matérielle, de se soumettre aux faits : que font les gens qui entoureraient cet enfant ? auraient-ils le temps et l'envie de vivre avec lui ? ont-ils une vision d'épanouissement individuel compatible avec sa condition ? L'idéologie biologiste qui prend le profil médical pour la principale déterminante de la vie des individus, efface toutes ces questions en bloc, ainsi que notre obligation de créer un monde où l'épanouissement des individus ne serait pas dépendant des cadences productives, ni des cadres scolaires où l'admissibilité du taux d'intelligence est mesurée par des imbéciles.

Ceux qui parlent de la liberté de choix acquise par la voie du diagnostic escamotent toute question qui se rapporterait aux conditions sociales dans lesquelles ce choix serait pris. La conviction qu'un taux de probabilité de

donner naissance à un enfant gravement malade nous fournit une liberté quelconque quant à son sort, nous « libère » en réalité de toute considération quant aux conditions dans lesquelles un tel enfant pourrait être heureux.<sup>8</sup> Est-ce qu'une personne dépendante des autres pour se déplacer se trouve forcément isolée à cause de ses limites biologiques, ou est-ce que cela peut-être du au fait que ses proches ne sont pas disponibles à cause du boulot ou d'autre fait fondamentalement *social*? Ce qu'un bon nombre de blouses-blanches ne sont pas en mesure de concevoir, c'est que les limites de nos corps ne sont que très rarement fatales pour l'épanouissement individuel.

C'est peut-être par prévention contre de telles questions au sein des esprits trop critiques qu'on parle des « conseils génétiques » en cas d'un projet parental (cf. ci-dessus). Ces conseils formaliseront l'opinion des médecins et des généticiens y compris sur quand il faudrait avorter. Certes, de nature formellement non-coercitive, ils exerceront un pouvoir consultatif sur des sujets aussi « neutres » que la valeur de la vie d'un enfant atteint avec quelque probabilité d'une certaine pathologie. Bien qu'il ne soit pas exclu que certains tiendront tête face aux savants, on peut également constater qu'il s'agit ici des moments de faiblesse extrême, où les décisions prises de façon libre et volontaire selon certains seront en réalité dues aux blouses-blanches, sinon aux catégories sociales en marche.

---

8 Précisons que ceci *ne peut pas* servir d'un argument contre l'avortement, puisque le bonheur d'un enfant n'est pas supérieur au bonheur de sa mère, ni de ses proches.

## Se (sou)mettre d'accord

*De la communication savante, où l'on apprend comment celle-ci enseigne à poser les questions auxquelles elle a seule la réponse, et où est expliqué pourquoi la meilleure manière de dialoguer avec les savants, c'est ne pas participer à la conversation*

*« Compte tenu des bouleversements induits par la médecine personnalisée, il faut organiser rapidement des débats publics pour en expliquer les avancées, les risques et les enjeux, et ce sur plusieurs années pour préparer l'opinion et éviter une importante déconvenue éthique, populationnelle et même en termes de santé publique. L'opinion publique n'est pas prête aujourd'hui à voir prescrire, à 25 ans par exemple, toute une batterie de tests sur les risques de maladies les plus graves. Il est important de savoir ce qui est acceptable par le corps social afin d'éviter des effets délétères. »*

Alain Claeys et Jean-Sébastien Vialatte



*Ci-dessus : les lieux de vie des malades conscients et inconscients*

Avant de procéder à l'extermination des « inaptes » dans la plupart des pays occidentaux au début du 20<sup>e</sup> siècle, les généticiens proclamaient systématiquement que « *pour l'application des mesures eugéniques pratiques, les bases scientifiques sont suffisamment assurées.* »<sup>9</sup> La nullité de ces « bases » n'était pas une simple erreur ; elle était flagrante selon le moindre critère de « scientificité » de l'époque. Cela n'a pas empêché les mesures eugénistes. Bien que cela puisse paraître banal pour certains, il est indispensable de souligner que les mesures d'État ont plus besoin du consentement des administrés que des véritables bases scientifiques.

La science a depuis été obligée de changer de stratégie pour sa défense. La Deuxième Boucherie Mondiale marque à la fois le point culminant des résultats de la recherche en sciences de la vie et en sciences fondamentales, et la pleine intégration de ces sciences aux institutions d'État. Or cette coïncidence a fait comprendre aux laborantins et aux États qu'il faudrait à présent plus que le tout-positivisme du progrès pour convaincre les spectateurs. Sur les cendres encore chaudes de l'extermination à l'échelle industrielle, le progrès universel se confondait définitivement avec la ruine universelle comme ne manquait pas le prévoir Baudelaire un siècle auparavant. Pour séparer les deux, les puissants étaient confrontés à la tâche peu banale de persuader que les technologies qui avaient anéanti des millions d'êtres pouvaient également résoudre les problèmes millénaires de l'espèce humaine. Pourtant, la véracité des bases scientifiques n'a pas été plus

---

9 Ceci est une citation de Otmar von Verschuer, un généticien nazi et collaborateur du sombre Josef Mengele. Toutefois, à titre d'exemple, un an avant un médecin allemand qui n'était pas nazi, disait : « *La science pourrait maintenant établir avec une telle sûreté le pronostic héréditaire dans des cas particuliers que la possibilité serait donnée au médecin de prendre des mesures pour empêcher la descendance des inaptes.* » (Les deux citations sont extraites de *La société pure : De Darwin à Hitler* par André Pichot)

qu'avant soumise au doute. Les sciences fondamentales continuent à faire des dégâts avec des bases solides ; les sciences de la vie continuent à faire de même sans base du tout.

Aujourd'hui encore, certes à une autre échelle, on n'attend toujours pas la vérité pour naturaliser la réalité sociale et prendre les mesures convenables. On se demande, à titre d'exemple, qu'y aurait-il de naturel dans l'ocytocine, la soi-disant hormone de maternité. Dans un communiqué de presse du 15/02/2010, le CNRS affirme que l'ocytocine est « une hormone connue pour son rôle dans l'attachement maternel ». L'absence d'une seule étude fournissant la moindre « preuve » n'empêche pas de discourir sur la nature humaine, pourvu qu'on soit suffisamment diplômé. L'ombre du doute ne tombe pas non plus sur le fait que ce qui est conçu comme « attachement » varie d'un individu à l'autre, ni que la maternité est un fait dépendant plus de la réalité sociale dans laquelle on est jeté que du ventre dont on sort. Pire, les autorités laborantines *établissent* et *rectifient* les catégories sociales qu'elles reprennent, en leur trouvant une place dans la toile des vérités objectives. Ainsi en passant par l'attachement maternel comme catégorie qui aurait du sens dans la biologie, le soin parental, par exemple, qui est parfois partagé entre plusieurs personnes, est recentrée sur celle qui a *accouché*. La relation entre la mère et l'enfant n'est plus liée au temps et à l'espace à leur disposition, à leurs choix, à la volonté (ou pas) de la mère d'accoucher et/ou de vivre avec son enfant, à son rapport aux autres et à elle-même, etc. La relation entre la mère et l'enfant devient une question de taux hormonal, donc une question médicale et on ne s'est guère aperçu de l'autorisation d'administrer l'ocytocine pour traiter les troubles de l'affection, la puberté tardive, la puberté précoce et mille d'autres pathologies dans un monde pathogène. Les « bases scientifiques » sont suffisamment assurées pour une thérapie hormonale, vous pouvez circuler,

et en vitesse.

Afin d'arriver au point où un individu *croit* que son bien-être est plus au moins déterminé par son profil génétique et que, par corollaire, ses problèmes peuvent être résolus en le « corrigeant » il faut une avalanche de communication scientifique. Pour celle-ci, un mensonge bien placé vaut mille vérités laborantines. Car la plèbe n'est pas avide d'apprendre que la nature humaine fut établie à l'aide du calcul probabiliste ou en s'appuyant sur le schéma conceptuel dont le seul avantage est celui de donner des résultats. La plèbe a besoin de petits mensonges faciles pour organiser sa vision du monde en vrac.

Bien qu'il n'y ait pas un seul généticien pour expliquer ce que c'est qu'un gène, l'élégante cartographie des maux et des biens de la vie — homologue aux gènes et aux zones de cerveau qui en seraient « responsables » — est une réponse parfaite aux questions que la science s'est posées au dépens de toutes les autres (voir la partie précédente). À quelques exceptions près (car l'autodérision n'a pas d'entrave), les scientifiques savent très bien que leur vision ultra-réductrice de la vie n'est qu'une grossière simplification. Mais ils savent aussi que la facilité avec laquelle on glisse au niveau de l'interprétation des faits scientifiques les rend plus digestes pour le public. C'est ainsi qu'une petite « variation génétique laissant supposer la possibilité d'un lien avec la cirrhose du foie » (ou une jargonnerie pareille) devient vite « le gène de l'alcool » dans les journaux ; ainsi le taux élevé d'ocytocine dans le pipi des filles venant d'appeler leurs mères en fait vite « l'hormone de maternité ».

Ce genre de vérités prédigérées pour la consommation générale fait partie intégrante de la technoscience. Les écrivains publics de la science sont payés (ou pas) pour établir les canaux de communication entre les

experts et le public qui ne parle pas leur langage. Les nombreux journaux de vulgarisation, les innombrables sites, les foires des sciences, les « débats citoyens » sont censés poser les questions auxquelles seuls les scientifiques auraient la réponse – et ceci est le point fondamental. Aucun débat ne peut avoir lieu entre les experts et ceux qui n'ont aucun moyen de maîtriser leurs connaissances. Car tout comme les théologiens sont les seuls à être capables de déchiffrer le véritable sens des canons religieux, les laborantins sont les seuls à pouvoir expliquer la vraie signification des métaphores dans lesquelles puisent les sciences de la vie.

En ce sens, les initiatives de communication scientifique ne sont que des manières de soumettre les spectateurs aux représentations biologistes : séparer les différents aspects de nos vies, y compris psychologiques et corporels, de nos histoires individuelles comme des conditions sociales, pour en faire des phénomènes « naturels ». Il ne s'agit pas pour nous d'ignorer l'aspect charnel de certaines maladies, y compris « mentales ». Il s'agit de souligner que la faiblesse et l'acuité – physique, psychologique ou autre – ne peuvent pas être séparées de ce qu'on vit en lien aux autres individus et à tout ce qui nous entoure : ce que nous créons et ce qu'on crée pour nous. Le vocable « prédisposition biologique » nie tout cela en bloc ; il nie le fait pourtant banal qu'entre le corps de chacun et l'environnement dans lequel il est jeté, il y a mille choses encore, dont les pensées et les actes, et leur développement dans la durée. Concernant le monde dans son aspect profondément étranger et empoisonné par la pollution industrielle, parler des prédispositions naturelles relève de l'insulte.

Si ces considérations font ricaner les scientifiques « sérieux », c'est parce que la vision non-quantitative de la vie et de la mort ne leur rentre pas dans la tête. La maladie fait

partie de la vie de chacun *abstraitement*, et de la vie de millions de personnes *concrètement*. La vie des malades est un problème auquel la science prétend être la seule à avoir la réponse. Lorsque, comme dans le cas de la médecine prédictive, tout un chacun devient malade avec une certaine probabilité, la science détient la réponse à la question de la vie (et de la mort) pour tout le monde, malade ou pas. Lorsque l'État acquiesce, cette prétention devient un pouvoir direct sur notre existence et sur la vision même qu'on se donne de cette existence.

De ce point de vue, les ricanements des scientifiques vis-à-vis des sceptiques constituent la seule réponse possible de leur part. Quant à nous, on se croit capables de pire.

*Lalo Cura,  
janvier 2018*

## Annexe sur la médecine prédictive et les maladies héréditaires

[Les maladies héréditaires] frappent un très petit nombre de personnes. Les plus fréquentes sont la mucoviscidose (environ 350 cas, de gravités diverses, par an en France), la myopathie de Duchenne (une centaine de cas), l'hémophilie (70 environ). A l'échelle d'un pays comme la France, il ne s'agit jamais que de quelques dizaines de cas par an, et souvent moins. Leur diagnostic prénatal éventuellement suivi d'avortement n'a strictement aucune incidence sur la santé publique. Il en a encore moins sur le patrimoine génétique de l'humanité, vu qu'il ne concerne qu'une petite fraction de la population mondiale, celle qui en a les moyens financiers et techniques. Il n'a pas non plus une grande incidence sur le nombre d'avortements. Il n'y a donc absolument aucune mesure entre la portée sociale et médicale de ces travaux de génétique et le battage médiatique qui les entoure.

[...] Que font les spectacles caritatifs, comme le Téléthon, si ce n'est mettre en scène des cas particuliers en montrant des enfants malades (les plus présentables, suffisamment abîmés pour inspirer la pitié, mais pas trop pour ne pas provoquer le dégoût il ne faut pas choquer le téléspectateur-donateur), faute d'oser présenter des données chiffrées (et en parlant de thérapie génique, là où on sait très bien que, une fois le « gène » découvert, ce sont les tests de dépistage et l'avortement thérapeutique qui sont réalisés).

Le comble du cas particulier n'est-il pas atteint avec ces maladies si rares, et touchant si peu d'individus, qu'on les a appelées « maladies orphelines » dénomination qu'on croirait sortie d'un cabinet de marketing ? Cas

tellement particuliers qu'ils ne sont guère étudiés, non seulement parce que ces maladies ne seraient pas rentables pour l'industrie pharmaceutique, mais aussi parce qu'on peut difficilement étudier une maladie (et encore moins envisager une thérapie) lorsqu'il n'existe que très peu de cas connus (la médecine n'a jamais fait de miracles, même avec des moyens financiers conséquents).

[...] C'est dans ce domaine des « prédispositions génétiques », plus que dans celui des maladies réellement héréditaires, qu'il pourrait y avoir un véritable danger eugéniste. D'une part, parce que ces prédispositions sont plus floues que les maladies héréditaires avérées ; d'autre part, parce qu'elles concernent beaucoup plus de monde. Par exemple, la prédisposition à l'obésité : avec plus de 20 % des enfants américains réputés obèses, plus toutes les femmes qui veulent maigrir, le contrôle génétique de la prise de poids est, à lui seul, plus intéressant pour l'industrie pharmaceutique que toutes les maladies héréditaires réunies (on comprend ici quelles sortes de retombées sont réellement espérées de la recherche fondamentale en génétique).

Pour ces prédispositions, comme pour les maladies héréditaires avérées, les possibilités de traitement étant forcément en retard sur celles de diagnostic, on ne peut exclure (mercantilisme aidant) que certains n'envisagent la solution eugénique, cette fois sans les limites précédemment évoquées, et sur une plus vaste échelle. On dira sans doute que c'est invraisemblable, mais en la matière l'invraisemblable n'existe pas ; il suffit de regarder le passé récent pour s'en convaincre.

*Extrait de La société pure : De Darwin à Hitler de  
André Pichot*

## Quelques pistes de lecture

**Biology as Ideology : The Doctrine of DNA** par Richard C. Lewontin, Penguin Books 1991 (pas encore traduit en français)

**La société pure : De Darwin à Hitler** par André Pichot, Flammarion 2009

**Histoire de la notion de gène** par André Pichot, Flammarion 1999

**Critique de la sociobiologie : Aspects anthropologiques** par Marshal Sahlins, Gallimard 1980

**L'obscurantisme triomphant des neurosciences** par Christian Schiess. Disponible sur le site Non Fides : [http://non-fides.fr/IMG/pdf/neurosciences\\_ter\\_ok.pdf](http://non-fides.fr/IMG/pdf/neurosciences_ter_ok.pdf)

Pour correspondre avec nous, ou demander de nouveaux exemplaires :

[lemuriens.epreuves@gmail.com](mailto:lemuriens.epreuves@gmail.com)

**« Aucun nouveau-né ne devrait être reconnu comme humain sans avoir passé des tests sur sa dotation génétique. S'il ne réussit pas à les passer, il perd son droit à la vie. »**

F. Crick, prix Nobel de médecine

*Ce texte parle de la médecine prédictive qui est une porte ouverte enfoncée par la génétique. On y découvre les jacasseries de ses amateurs, en quoi ils sont d'accord avec l'État, et que la médecine peut faire autre chose que soigner les gens. Il y est également sujet de la science des bonnes naissances appliquée à tout le monde. On apprend ce que celle-ci pense de la nature humaine et qui a le droit à la vie. On y découvre aussi que les réponses aux questions posées par les savants ne sont pas porteuses de liberté. Plutôt le contraire : le choix d'éliminer certains « inaptes » approfondit le monde où pour beaucoup il ne fait pas bon être né.*

**Prix de vente en librairie : 1€**